

B. J. Novak, utopiste du quotidien

Comédien de stand-up (et acteur), l'Américain a réécrit ses sketches pour en faire un recueil. De rêves extravagants en fantaisies ordinaires, son univers s'y déploie dans un grand rire

NOUVELLES

Aussi trompeuses soient les apparences, surtout en ce moment, nous vivons une époque désopilante. Pour en prendre conscience, il suffit, par exemple, sur le plan littéraire, de tirer le meilleur jus des petits riens du quotidien, d'instiller une petite dose de fantastique ici, de surréalisme là, et de mêler à l'affaire quelques stars d'hier et d'aujourd'hui – exactement comme le fait B. J. Novak dans son premier livre. Son titre en français, *Aura-t-on assez de temps au paradis pour voir Sinatra?*, est aussi celui d'une des soixante-deux nouvelles qui composent ce recueil hilarant, dont l'autre qualité est de saisir l'air du temps avec une acuité acérée.

Comédien de profession, B. J. Novak, 37 ans, est surtout connu des fans de séries télévisées, qui l'ont vu incarner le rôle de Ryan Howard dans la version américaine de « The Office ». En plus de concevoir des scénarios pour celle-ci, il écrit également des sketches qu'il joue lui-même en public, en mode stand-up. Son livre n'est plus ni moins qu'une compilation de ses saynètes – forcément réécrites, le temps de la scène n'étant pas celui de la lecture. La crainte de voir l'effet comique s'édulcorer dans l'opération est toutefois vite balayée. Dès la première nouvelle, en fait : une réinterprétation du *Lièvre et la Tortue*, de Jean de La Fontaine.

Tombé dans une profonde dépression après sa défaite, le lièvre de Novak a pris du poids, s'est tourné vers la religion, puis vers le bénévolat, avant de proposer une revanche à son adversaire. L'animal aux grandes oreilles remporte la course cette fois-ci, comme le veut la logique finalement, ce qui ne présente aucun intérêt littéraire ou médiatique, s'en amuse le fabuliste : « *Ceux qui avaient assisté aux deux manches en goûtaient la morale ; la victoire revient aux lents et assidus jusqu'à ce que le talent réclame son dû.* »

Du talent, Novak n'en manque pas, non plus, pour se muer en utopiste forcené. Rêvant, ici, de la construction d'un miroir géant dans lequel la Terre se refléterait,

ce qui aurait pour effet d'éradiquer le crime et les guerres de sa surface. Imaginant, là, un directeur d'école qui abolirait l'enseignement des maths dans son établissement afin de privilégier la lecture et l'apprentissage des arts. Fantasmant, ailleurs, sur un paradis exonéré de tout « *repère temporel* », dans lequel Mozart taperait le bœuf avec Elvis Presley.

Le King, parlons-en. Un peu plus loin, celui-ci est atteint d'une crise d'identité aiguë qui expliquerait pourquoi on l'aurait aperçu quelques années après sa mort. L'intitulé de cette nouvelle, « *La non-localité quantique et la mort d'Elvis Presley* », se suffirait presque à lui-

Le potentiel comique de nos contemporains est sans limite, nous rappelle le gagman devenu nouvelliste

même, tout comme un grand nombre de ceux figurant au sommaire de l'ouvrage : « L'homme qui postait des photos de tout ce qu'il mangeait », « Le regret n'est que perfectionnisme a posteriori », « La critique gastronomique deleuzienne », « Wikipedia Brown et l'affaire de la bicyclette volée », « Johnny Depp, le destin et le car rouge à deux étages »...

S'il manie la fantaisie sans tabou, Novak excelle tout autant dans la captation poétique de l'ordinaire. Ne vous êtes-vous jamais demandé, comme l'un de ses personnages, pourquoi certains tics de pendule sont plus bruyants que d'autres ? Le potentiel comique de nos contemporains est sans limite, nous rappelle également le gagman devenu nouvelliste, en reprenant à son compte des « *brèves insolites* » piochées dans la presse américaine : à Bismarck (Dakota), un cambrioleur retourne à la banque qu'il vient d'attaquer pour faire de la monnaie ; à Wiskosa (Wisconsin), un consommateur poursuit en justice son frère aîné, patron de bar, coupable de lui avoir servi une bière éventée ; à Indianapolis (Indiana), un homme reçoit un texto



B. J. Novak à Los Angeles, 2016. YERIM ROK POUR « LE MONDE »/DANIELE PIERSONS/EXCLUSIVE ARTISTS MANAGEMENT

de sa mère décédée lui enjoignant de « *bien se couvrir* », six heures après ses funérailles...

Tout cela se lit avec parcimonie, à raison de deux ou trois nouvelles par jour, comme on le fait avec les blagues imprimées dans les emballages de chewing-gum. Ce n'est ni du Shakespeare (auquel Novak a consacré sa thèse quand il était étudiant à Harvard), ni du Woody Allen (dont l'influence transparaît çà et là, dimension philosophique en moins), ni même rien de ce qui pourrait se situer entre les deux. C'est surtout drôle et dépourvu de toute ambition autre que celle consistant à

consigner noir sur blanc « *la poésie des conversations banales* », comme le fait l'un des protagonistes, écrivain et traducteur. Vu qu'il n'est pas (encore) interdit de rire par les temps qui courent, on ne boudera pas son plaisir. ■

FREDERIC POTET

AURA-T-ON ASSEZ DE TEMPS AU PARADIS POUR VOIR SINATRA ? (*One More Thing, Stories and Others Stories*), de B. J. Novak, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pascale-Marie Deschamps, Equateurs, 350 p., 22 €.

L'anodin et l'exceptionnel

Philippe Artières signe deux livres riches dans lesquels il saisit les ruptures et les cadences de l'histoire. Celle de l'année 1980, à travers les petites annonces de « Libé », et la sienne, à travers ses archives familiales

RÉCITS

Chez Philippe Artières, l'écriture a toujours maille à partir avec le document et l'ordinaire, avec ces accrochages d'écrits qui sont l'écume des jours et celle de nos vies. Dans *Miettes*, constitué à partir de *Sandwich*, multipliant de petites annonces de *Libération*, comme dans *Au fond*, multipliant les archives familiales ou administratives, l'historien procède avec insistance à la mise à nu de l'archive : il la tire de l'obscurité, la découpe, la redispone, en compose les pièces comme dans un puzzle qui aurait préservé une parcelle du monde aboli. À travers ces écritures quotidiennes, c'est une époque qui ressurgit, son grain, sa couleur. Empruntant à Perec, Philippe Artières sous-titre le premier ouvrage *Éléments*

pour une histoire infra-ordinaire de l'année 1980.

Quelque chose de la saveur du monde se goûte en effet dans les « miettes » que forme sa sélection de petites annonces concoctée à partir du supplément paru chaque samedi entre la fin de l'année 1979 et le premier trimestre 1981 : on y vend des canapés blancs et les séminaires de Lacan, on cherche un partenaire sexuel ou les coordonnées de Jean-Luc Leblanc « rencontré à Perrache le 13.12 qui a un frangin en Ardèche ».

S'y mêlent sérieux et provocation. Ces reliquats « *peignent le fond de la toile où l'histoire qui s'écrit occupe le premier plan* », note Artières. L'histoire de premier plan est l'« *extra-ordinaire* », celle que l'auteur fait apparaître en dressant une chronologie des événements violents surgis dans le même laps de temps (attendant de la gare de Bologne, de la

ruie Copernic, guerre Iran-Irak...).

À la lecture, ce double registre, cette confrontation de l'anodin et de l'exceptionnel, nous trouble tant il résonne avec ce que nous vivons à présent. Le hiatus entre les déflagrations des violences terroristes et « *la vie qui continue* » ne vient-il pas attiser le sentiment d'un divage intérieur ? Sous cet angle, *Miettes* ne documente pas que l'histoire de la presse, celle de l'écriture ou des sensibilités. Il suscite une méditation plus profonde sur notre condition historique.

L'IMPÉRIEUX DESIR DE SAVOIR Dans *Au fond*, on pourrait dire que Philippe Artières s'attèle à la même tâche : saisir les étapes, les ruptures et les cadences, qui font une histoire. Mais cette fois il s'agit de la sienne. Le récit s'ouvre sur la mort d'un enfant, le premier fils de ses parents, en bas

âge. Il ressemble, dans ses premiers développements, à un journal d'analyse mêlé d'archives familiales : on sent chez le vivant l'impérieux désir de savoir, d'explorer entièrement, complètement, le passé.

De cette quête à la fois ardente et méticuleuse surgit une hypothèse : si les sciences humaines, pareilles en cela à la psychanalyse, ne nous réconciliaient avec le monde qu'après nous avoir convaincus de leur impuissance à nous le rendre ? ■

JULIE CLARINI

MIETTES. ÉLÉMENTS POUR UNE HISTOIRE INFRA-ORDINAIRE DE L'ANNÉE 1980, de Philippe Artières, Verticales, 144 p., 16 €.

AU FOND, de Philippe Artières, Seuil, « Fiction & Cie », 136 p., 16 €.

MÉLANGE DES GENRES

RÉCIT Le premier héros des JO

D'habitude, Philippe Jaenada raconte des histoires de chute – pour prendre la mesure de son talent, on ne saurait trop recommander le plus récent et le plus fort de ses romans : *La Petite Femelle* (Julliard, 2015). Sans doute parce qu'il s'agit d'une commande de la nouvelle collection « Incipit », où des écrivains relatent des « premières fois ». *Spiridon Superstar* est propulsé par un autre mouvement : celui de la course. Il s'agit en effet de revenir sur les premiers Jeux olympiques de l'histoire moderne, à Athènes, en 1896, et plus précisément sur la victoire au marathon du Grec Spiridon Louis, un paysan de Maroussi. Que les lecteurs habitués de Jaenada ne s'inquiètent pas : l'auteur progresse à son rythme flâneur, s'attarde



pour une digression à sa façon ou une comparaison cocasse. Et pourtant, allez savoir comment, il parvient à donner l'impression de mener son récit tambour battant, depuis ces JO de l'innocence jusqu'à ceux de 1936, à Berlin, où l'on vit Spiridon offrir à Hitler « *un symbole de paix et d'espérance, un rameau d'olivier sauvage coupé à Olympie. Ça n'a pas servi à grand-chose.* » ■

RAPHAËLLE LEYRIS
► *Spiridon Superstar*, de Philippe Jaenada, illustrations de Christian de Metter, Steinkis, « Incipit », 184 p., 15 €.

ANTHROPOLOGIE Sans pères, non sans repères

Chez les Trobriandais, peuple de Mélanésie, les femmes enfantent seules, aidées par les esprits. On y ignore parfaitement « *la vertu fertilisante du sperme* ». Dans ce fabuleux petit texte de Bronislaw Malinowski (1884-1942), pionnier de l'anthropologie, il est donc question non pas de « père » au sens biologique, mais de « mari de la mère », un homme non moins investi, du reste, dans l'éducation des petits qu'un père à la mode occidentale. Si les enfants qui naissent hors mariage font l'objet d'une nette désapprobation sociale, c'est juste parce qu'il est de bon ton de ne pas devenir mère sans homme à ses côtés : « *Il est nécessaire qu'un homme prenne soin de "recevoir l'enfant dans ses bras" comme disent les autochtones, durant toute la période qui recoupe l'âge tendre.* » Ce texte écrit il y a quatre-vingt-dix ans, qui découpe fonction paternelle et lien du sang, séduit autant par les observations qu'il recèle que par la belle clarté de leur exposition. ■ J. C.L.

► **La Paternité dans la psychologie primitive** (*The Father in Primitive Psychology*), de Bronislaw Malinowski, traduit de l'anglais par Christian Isidore Angellaume, Allia, 94 p., 7 €.

CHRONIQUE Le besoin d'être aimé

« *Devine qui est là mon âme / Une âme en peine qui cherche la tienne...* » Les mots résonnent à présent comme un testament. Une question qui taraude. Qui creuse sans fin dans la pulpe tendre d'une enfance lointaine mais qui, obstinément, refuse de s'enfuir. « *Un jour viendra nous n'y serons pas.* » Que faire avec le souvenir de ses parents ? En dépeçant, va savoir pourquoi, le vieux cadre où les photos de sa mère et de son père étaient collées côte à côte, Frédéric Roux a trouvé les vers d'un poème et de quoi écrire aussi le vrai livre de son désarroi d'orphelin. C'est le besoin d'être aimé qui fait les écrivains. Publiée une première fois en 1986 chez Flammarion, *Mal de père*, aujourd'hui relu, a augmenté, retravaillé



par l'auteur, est une émouvante chronique, chiffonnée de chagrin, de colère, d'insolente dressure le portrait d'une famille où chacun court égoïstement après ses rêves. Surtout son drôle de paternel, un éternel beau gosse, pas très tendre, follement fantasque et baladin de sa propre existence. Dont il n'aurait jamais cru qu'un jour il puisse mourir. ■ XAVIER HOUSSIN
► *Mal de père*, de Frédéric Roux, L'Altre vengeur, 160 p., 14 €.

ESSAI ILLUSTRÉ Jacques Abeille visionnaire

L'ancien libraire Eric Darsan, fin connaisseur de l'œuvre de Jacques Abeille, et les artistes sérigraphes du collectif « les 400 coups » proposent avec *Le Monde des contrées* une introduction illustrée au « cycle des Contrées » de cet auteur méconnu. Déclinée en huit volumes réédités, ou directement édités, chez Le Tripode, cette série romanesque s'apparente à un carnet de voyage. Le dédale de territoires fictifs pensés par Abeille est sillonné par un seul voyageur. Celui-ci observe et étudie les différentes sociétés et les individus qui peuplent les huit mondes des *Contrées* : Usbek et Rica au royaume de la fantasy. Le regard d'ethnologue adopté par Abeille permet une observation de ces folklores aussi soucieuse que lyrique. Du paysage romantique maudit et austère des *Jardins statuaires*, porte d'entrée « *belle et cruelle* » de ce monde imaginé par Abeille au début des années 1980, à la trivialité du désert incarnée par *La Grande Danse de la réconciliation* (qui paraît simultanément chez le même éditeur, 32 p., 15 €).

Dans *Le Monde des contrées*, les vingt-et-un chapitres bichromes des 400 coups alternent esthétique épurée et surcharge décorative selon le territoire représenté, pour une belle invitation au voyage. ■ DELPHINE ALLAIRE
► **Le Monde des contrées. L'œuvre de Jacques Abeille**, des 400 coups et Eric Darsan, Le Tripode, 64 p., 5 €.

VOUS ÉCRIVEZ ?

Les Editions Amalthée
rechercheur de
nouvelles auteurs

Envoyez vos manuscrits :
Editions Amalthée
2 rue Crucy - 44005 Nantes cedex 1
tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com